

Malade ...

Si ma tête et mon cœur s'entichaient de se parer de quelque emblème de noblesse ; si, pour complaire à une telle lubie, ils se mettaient à titiller ma vaine gloire, susurrant de me créer, tambour battant, quelque blason, je le voudrais d'azur, avec comme meuble non point quelque clef, ou crosse ou autre patenôtre mais ...un oiseau ! Pas un aigle, ce serait immodeste ! Seulement un de ces oiselets qui ne tiennent pas en place et virevoltent à tout-va, sans rime ni raison. Parfaite métaphore de mon esprit, tellement inapte à demeurer attentif, nonobstant mes vellétés de juguler le désastre, toujours prompt à sautiller dans ce vide infini de la dispersion en des imaginaires souvent incongrus, et ce, tout particulièrement, pendant les Liturgies ou les temps censés consacrés à la prière...

Pourtant, en cette matinée de mars, cette incapacité récurrente à me recueillir n'est pas le fruit insipide de l'inattention mais l'effet d'une intrusion vive, agressive, douloureuse, opérée par une pléthore de dysfonctionnements émanant de ce corps fidèle en lequel je vis, depuis moult années, sans avoir eu jusqu'alors sujet de me plaindre de lui. Oui, une matinée de mars bien tourmentée, malgré les vertus apaisantes qui d'ordinaire exhalent de ce monastère en lequel je me plais tant à séjourner. Je me souviens de ce jour de printemps et me revois, déjà égotant, me rendre à l'office, en ce corps que je feignais de ne pas entendre et qui ne se laissa pas faire ! Des douleurs confuses et mêlées y menaient bataille : de violentes nausées ouvraient la sarabande, me faisant craindre des retrouvailles honnies avec ces dérangements d'estomac, bégayant entre gastrites et ulcères, auxquels je m'étais étourdiment abonné jadis. Impossible de repérer quelque symptôme familier qui m'eut permis d'augurer la longévité de ces indésirables. Je me retrouvai contraint de devoir quitter la synaxe, au beau milieu de cette suite de psaumes nommée hexapsalme, durant laquelle il n'est pas d'usage de se mouvoir. Il m'était impossible de ne pas battre en retraite pour m'allonger quelques moments, espérant, en une feinte candeur, l'heureuse venue d'une accalmie. Rien ne redevint normal ; cependant, héritier en cela, sans doute, de la sagesse pratique de mon père, je me dis, en mon for intérieur, que ces troubles auraient la politesse de disparaître comme ils étaient venus, sans qu'il y ait lieu de faire appel à quelque médecin.

Les jours suivants, les troubles allèrent *crescendo*. Des céphalées tétanisantes entrèrent dans la danse pour accompagner - sans le moindre agrément et en une fauve cacophonie digne d'une musique sérielle - les brûlures d'estomac devenues folles et spasmodiques, rendant l'hôte malencontreux de ces indésirables malotrus incapable de manger et de boire quoi que ce fût. Il fallut bien alors s'enquérir d'un ami médecin qui, malgré l'évidente bienveillance dont il fit preuve à l'égard du patient, exerça sur son esprit - ou ce qui en restait ! - un terrifiant chantage : « *Boire tout seul comme un grand, chez toi, ou te retrouver*

intubé à l'hôpital, il faut te décider. » Cet argument éhonté, puissamment secondé par mon faible tropisme pour le médical et *a fortiori* pour une hospitalisation version « *branchée* », parvint à réduire, je ne sais comment, cette répulsion à avaler la moindre gorgée. Pour la nourriture, ce fut une autre histoire et mon jeûne, lamentablement involontaire, bien que mené à bien en plein Grand Carême, fit rapidement fondre le surpoids du bien piètre tempérant qui s'y adonnait. Jeûne inclassable, pas plus ascétique qu'eucharistique et qui, à défaut d'effets spirituels salutaires, eut des suites physiologiques rapides et fort anxiogènes : je ne cessais de m'affaiblir, ne me déplaçais plus qu'en une démarche aléatoire, jusqu'à cette chute sans gravité, certes, mais qui me marqua profondément, effondrement physique consécutif à un état d'inanition.

Cette déliquescence physiologique ne manqua pas d'induire en moi une profonde asthénie de l'esprit, accrue de surcroît par une étrange et angoissante altération de mes perceptions visuelles. Les couleurs ordinaires des objets se délitaient toutes en je ne sais pastels de pacotille et de dominante rosâtre ce qui, bien loin de m'inciter à « voir la vie en rose » favorisait au contraire un ressenti anxiogène. Un tel affaiblissement général me rendait inapte à toute réflexion, d'autant que les mots les plus simples, les plus ordinaires, devenaient évanescents ; la mémoire me trahissait, de sorte que les quelques paroles que je parvenais à prononcer exigeaient un effort astreignant, comme une sorte de travail de titan chargé de rétablir un minimum d'ordre et de stabilité dans un maelström intérieur des plus confus.

Aussi n'ai-je pas eu ni l'heur ni la tentation de me risquer alors à des cogitations de théodicée, lesquelles eussent de toute façon été biaisées, exprimant moins une réflexion que la détresse d'un quidam pris au dépourvu par les assauts de la maladie. Convoquer le Pantocrator à mon tribunal privé, Le sommer de me rendre des comptes, de m'expliquer pourquoi j'errais en un si piteux état, L'enjoindre avec fermeté à faire amende honorable pour Son délit de fuite et d'abandon dont je L'aurais, par hypothèse, accusé, ne me vint pas à l'esprit. Je n'en tire aucun orgueil : j'étais alors bien incapable d'élaborer un tel discours, une telle réflexion, un tel réquisitoire. Mon esprit, si j'entends par là les facultés d'argumenter, d'expliquer, d'analyser, qui toutes supposent une capacité de se distancier de ce dont il parle pour le poser comme une sorte d'objet, était devenu comme frappé d'incapacité. En revanche, mon « âme » ou ce que Bergson - qu'on ne lit plus guère, hélas ! - eut appelé l'intuition, demeurait capable de penser, comme en-deçà des mots, en-deçà des clartés analytiques de l'intellect, avec cette force et cette sorte d'évidence qui lui est propre. Au sein de cette liquéfaction physiologique et réflexive que je subissais alors, une pensée bien incapable de s'exprimer même en un « discours » intérieur était bien là, avec son évidence et ses forces, comme si l'altération de certaines formes de mémoire, de parole et de conscience ne l'affectait pas.

Incapable de prier en mots, je ne doutais nullement de la présence du Christ. Je ne me sentais pas vraiment à l'article de la mort, bien qu'habité par cette crainte, mais saisisais en revanche qu'une dégradation supplémentaire de mon état vaudrait invitation à la camarde de venir accomplir son œuvre. Au sein de ces inquiétudes, je n'ai pas ressenti sourdre en moi de révolte ; mais je ne m'opposais pas non plus à ce que « *Mon Seigneur et mon Dieu* »¹ m'accordât quelque délai avant de me signifier la fin de mon pèlerinage ... ! Incapable du moindre examen de conscience, de la moindre anamnèse, je savais néanmoins, avec cette clarté mystérieuse des choses de l'âme, que je ne m'étais pas préparé à quitter ce monde, tant avaient surabondé en moi les cécités, les surdités, les procrastinations devant tant d'invitations et de bénédictions que le Christ m'avait jusqu'alors adressées. Dans ma nébuleuse cognitive, je découvris, et en fus surpris moi-même, combien me hantaient les suites de sérieuses vilénies qu'en ma superbe j'avais infligées à un proche particulièrement cher, et j'étais taraudé par la peur de devoir quitter ce monde sans être certain d'avoir été pardonné en plénitude.

Mais ce n'était pas mon heure. Mon âme *comprit* qu'il me serait accordé de guérir avec cette magnifique *visitation* qui vint me toucher, après que l'Esprit-Saint l'eut confiée à mon père spirituel : ce dernier me téléphona pour m'adresser quelques mots, quelques simples petits mots, mais combien habités et combien salvifiques et résurrectionnels, « *Tenez bon !* » La force de ces paroles, force qui m'habitera jusqu'à la fin de mon pèlerinage, s'épandit incontinent dans les tréfonds de mon être, lui insuffla la Vie, et j'eus la certitude sans faille d'une promesse de guérison, laquelle se trouva confirmée par le passage béni, quelques heures plus tard, d'un « *ange* », d'un « *aggelos* », d'un ami *envoyé*, par ce même père spirituel, pour me porter l'huile d'onction, l'huile de guérison, l'huile d'allégresse.²

La maladie, une visitation ... ?

La maladie n'est pas réductible à un vide personnel ni à un désert spirituel. C'est pourquoi, tout au long de cette pandémie qui n'est sans doute pas terminée, le silence de tant de hiérarques sur ces bénédictions qui peuvent surgir, suite à ces *visitations* que le Christ nous fait, me gêne, pour ne pas dire qu'il me scandalise. Oh, que j'eus aimé entendre davantage de la bouche de ceux qui ont la tâche de conduire leurs brebis ces paroles du psalmiste : « *Même si je marche au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, car Tu es avec*

¹ Jn 20, 28

² Ps 44 (45), 8

moi. »³ A chacun de se situer : ces affirmations ne sont-elles que des mots, que l'énonciation d'un « thème » comme le suggèrent trop souvent tant de notes savantes mises au bas de nos bibles d'étude ? Ou bien sont-elles Paroles de Vérité ? Pour ma part, et quelles que soient mes faiblesses et mes craintes - car je suis loin d'avoir traversé cette courte maladie en roucoulant des « *Même pas peur !* » - la véracité de ces paroles de David qui, déposées en sa bouche par l'Esprit-Saint, sont déjà celles de Celui qui est « Chemin, Vérité et Vie »⁴ ne souffrent aucun doute : le Seigneur ne nous abandonne *jamais*. Même si nous nous retrouvons égratignés par la Covid, atteints d'un cancer, arrêtés ou persécutés, Il est non seulement à *côté* de nous mais *en* nous. « *Ne crains rien, car je suis avec toi ; ne promène pas des regards inquiets, car je suis ton Dieu ; Je te fortifie, je viens à ton secours.* »⁵ Nos bergers croient-ils cela, et s'ils le croient – ce que je pense - pourquoi tant d'entre eux n'ont-ils rien trouvé d'autre à nous transmettre qu'un psittacisme confondant sur la nécessité de respecter les gestes barrières, ou pire, des prêchi-prêcha sur la droiture charitable qu'il y aurait à se conformer à l'esprit du Monde en courant se faire vacciner ?

Je crains que la plupart n'osent plus affirmer que *du sens* peut surgir et se manifester à l'occasion d'une maladie. Ce faux-fuyant, cette peur tient sans doute au moins à deux causes. L'une n'est autre que ce scientisme si prégnant dans l'esprit du monde actuel, scientisme qui tantôt fait accroire qu'il suffirait d'être « un scientifique » pour tenir des propos *ipso facto* indubitables et rigoureux, tantôt réduit la densité du réel à ce qu'une approche exclusivement biologique peut en dire. Cette bigoterie moderne qu'est ce scientisme conduit à confondre ce qui peut être une explication plausible, voire incontestable de quelque chose, avec la quête et le besoin humain d'un *sens*. Or, il me semble que *rien* de ce qui constitue le sens d'une existence ne relève du logique ou du démontrable. Quant à l'autre cause de cette peur de dire qu'une maladie du corps peut ouvrir à d'autres guérisons, plus profondes, elle s'ancre dans le souci compréhensible et justifié de ne pas faire chorus avec ces « amis » de Job qui péroraient sur la souffrance et finissaient par accabler cet *alter ego* qu'il eut fallu reconforter. Et certes, des pratiques pastorales ont pu, jadis, s'égarer dans ces travers. Mais, outre qu'elles n'ont pas été aussi accusatrices ni si dépourvues d'humanité qu'il est d'usage de le faire accroire, nous ne pouvons pas exciper des aberrations passées pour justifier nos propres attermolements, voire nos tiédeurs toute prêtes à s'acoquiner avec un scepticisme proche de l'apostasie.

L'attitude des amis de Job relève bien plus de de la faute que de l'erreur. Tant qu'ils se contentent d'exposer des arguments qui seront constamment repris dans tous ces efforts pour réduire la tension entre l'évidente présence du mal et

³ Ps 22 (23), 4

⁴ Jn 14,6

⁵ Is 41, 10 (Traduction Segond)

la foi en un Dieu « tout-puissant » - l'évocation de l'incommensurabilité entre l'univers et une simple personne - tant qu'ils ne vont pas au-delà du rappel de la fragilité radicale de toute existence singulière, leurs réflexions peuvent agacer celui qui souffre, mais ce qu'elles affirment n'est sans doute pas si vain. En revanche, lorsque l'orgueil s'installe à demeure chez ces bavards, lorsqu'ils ont l'outrecuidance de se faire les avocats de l'image qu'ils ont concoctée de la toute-puissance du dieu issu de l'alchimie de leur intellect, ils révèlent leur assujettissement idolâtre au petit système qu'ils se sont bricolé, et au sein duquel il n'y a pas plus de place pour une personne souffrante que pour un Dieu vivant. Et Job qui est, lui, taraudé par la souffrance et non point possédé par un système, Job qui ne cesse de s'adresser à ce Dieu vivant en lequel il croit, est tout-à-fait fondé à les qualifier de « charlatans » et de « médecins de fantaisie. »⁶ Parce qu'il sait que Dieu est mystère et qu'il récuse de toutes ses forces l'idée que les maux qui l'accablent puissent être la sanction légitime de ses errements et de ses fautes. Le juste Job, totalement dépouillé de tout ce qui fit sa renommée, peut vivre une conversion qui, sans être soudaine, n'en est pas moins radicale : « *Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu* ». ⁷ Par la kénose de son humiliation, de sa maladie, de sa souffrance, Job a été mis à nu devant Dieu, et c'est pour cela qu'il peut Le rencontrer. L'admirable scénographie du prologue ⁸ du livre de Job ne doit pas me suggérer que mes maladies m'aient été personnellement envoyées par Dieu, sauf à m'imaginer être l'homme le plus intègre au monde ! ⁹ Si une maladie, ou un malheur, peuvent devenir l'occasion d'une *visitation*, ce n'est pas nécessairement que Dieu ait voulu cela pour pouvoir me parler, mais c'est parce que *dans cela* les bruits du monde et ceux de mes projets se sont évanouis et que je peux alors entendre Celui qui depuis si longtemps se tient à ma porte et frappe, espérant que je Lui ouvre. ¹⁰ Et c'est par la rude médecine de la fragilité et de l'humilité que la force m'est donnée pour m'ouvrir à Celui qui s'invite et m'invite.

Fragilité

La maladie dévoile ma fragilité. Truisme, me direz-vous ! A quoi je vous répondrai : défions-nous donc des pseudo-évidences ! Autre est ce que je pense en ma tête, en un registre intellectuel, autre ce que je comprends en mon cœur, en ma chair, en mon âme et pour en avoir fait l'expérience, même modeste, pour en avoir eu la « sensation », en quelque sorte : « *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas* » ¹¹ disait Pascal ajoutant : « *Nous connaissons la vérité,*

⁶ Jb 13,

⁷ Jb 42, 5

⁸ Jb 1 et 2

⁹ Jb 1, 8

¹⁰ Ap 3, 20

¹¹ Pascal *Pensées* class. Brunschvicg 277

non seulement par la raison mais encore par le cœur. »¹² Je peux savoir, pour l'avoir si souvent lu chez tant d'auteurs, combien notre condition est marquée par la précarité, et garder en mémoire aussi bien les sentences de Qohélet que ces mots du psalmiste « *L'homme, ses jours sont comme l'herbe, comme la fleur des champs il fleurit ; sur lui qu'un souffle passe, il n'est plus (...).* »¹³ Ces affirmations, bien que justes, pertinentes et profondes, demeurent comme cérébrales et désincarnées, tant que l'expérience ne les a pas comme ancrées dans ma chair. Soyons d'ailleurs indulgents : cette « intellectualisation » de ces savoirs-là a sans doute une fonction biologique ; nous ne pourrions pas vivre si nous nous laissions continûment tétaniser par la conscience de notre « vanité » comme eut dit Bossuet. Mais ne nous laissons pas pour autant duper par l'oubli de notre caducité, un oubli si fortement encouragé par l'idolâtrie contemporaine qui entend réduire notre existence à notre physiologie et à la vie présente. La maladie nous fait peur car, ainsi que le rappelle le vieil Arkel, dans *Pelléas et Mélisande*, nous reconnaissons en elle « *La vieille servante de la mort* »,¹⁴ alors que notre foi en cette Résurrection, qui est le cœur de toute vie chrétienne, nous permet d'oser affirmer avec saint Porphyre que « *La mort n'est qu'un pont qui nous conduira au Christ. Dès que nous aurons fermé les yeux, nous les ouvrirons sur l'éternité.* »¹⁵ Il ne s'agit pas de faire l'éloge de la maladie, mais de nous entraîner à ne pas voir en elle une pure négativité, une déficience de toute signification ou, pire encore, un abandon de Dieu.

L'humilité

La maladie m'apprend encore l'humilité : la corrélation entre mon vouloir et mon agir, déjà incertaine lorsque nous sommes en bonne santé (Les poncifs actuels sur la « gestion » de nos émotions relèvent surtout de l'incantation !) devient terriblement aléatoire dans un corps dolent ; voilà qu'il ne répond plus à mes intentions les plus simples, comme me déplacer, ou saisir un objet, m'alimenter etc. Les gestes banals de ce qui fut mon quotidien échappent désormais à ma maîtrise, à un degré tel que, sans la bienveillance patiente et sans faille de mon épouse, il serait exclu que je puisse demeurer chez moi. Pourquoi faut-il vivre de telles situations pour saisir que nous devrions nous émerveiller chaque jour d'avoir été gratifiés de ce magnifique présent qu'est la santé physique, ce silence du corps ! Tandis que je me retrouve assigné à résidence en mon lit ou, au mieux, en ma chambre, le rude sentier de l'humilité serpente dans les mille détours imposés par la dépendance : avoir à solliciter autrui pour se lever, se vêtir et se laver, pour ne rien dire des atteintes à

¹² Id 282

¹³ Ps 102 (103) 15-16

¹⁴ Debussy *Pelléas et Mélisande* IV, 2, 330

¹⁵ Saint Porphyre *Vies et Paroles* Lausanne L'âge d'Homme 2003 p. 286

l'intimité si déstabilisantes ... Mon organisme malade donne ainsi l'occasion d'une rencontre avec trois formes d'humilité : l'épreuve de la faiblesse à l'intérieur de soi-même, avec ce corps défaillant que je ne maîtrise plus, puis l'expérience de ma dépendance d'autrui, enfin l'épreuve de la déréliction spirituelle, pour peu que je me laisse gagner par une vaine colère, ou pire encore, par cette tentation diabolique me suggérant que le Christ m'a abandonné, Lui qui nous a assurés que pas un seul cheveu de nos têtes ne se perdrait sans qu'Il soit auprès de nous.¹⁶ Cette dernière épreuve, celle de la déréliction, si profondément humaine, a ses racines les plus enfouies dans la crainte d'avoir été abandonné, donc dans la conviction de connaître, moi, ce qui est bon pour moi, tandis que le Seigneur, Lui, l'ignorerait. L'ensemble des Saintes Ecritures ne cesse d'affirmer qu'il n'en est rien, et les Pères et les Saints nous le redisent. Ainsi saint Joseph l'hésychaste écrit-il : « Dieu *aide toujours, Il arrive toujours à temps, mais il faut prendre patience. Il entend tout de suite lorsque nous crions, mais non pas selon notre opinion propre.* »¹⁷ S'il est vrai, comme l'ont soutenu tant de Pères, que l'humilité est une vertu éminente et la seule que le Malin ne puisse aisément contrefaire, s'il est vrai que cette humilité ne puisse advenir qu'après l'épreuve d'une dépossession, alors, maladie et humilité ne peuvent que se rencontrer, l'une favorisant l'autre.

Toutefois, évoquer la maladie, prendre le risque d'en parler autrement qu'à partir des présupposés majoritaires dans les médecines actuelles peut irriter, indisposer, scandaliser. En effet, la lutte spirituelle ne revêtra pas la même acuité selon que la trahison du corps n'aura été que temporaire, ou selon qu'elle s'installe à demeure jusqu'à notre trépas. Il convient aussi de distinguer entre la souffrance qui affaiblit, voire exténue, mais n'anéantit pas, la plupart du temps, ma conscience, et la douleur qui, si elle est vive et invasive revêt alors une terrifiante puissance d'anéantissement. Et, en présence de telles douleurs, nous ne pouvons – ce me semble – que compatir en silence et prier. Enfin la lutte spirituelle de la personne malade sera fonction de ce dont elle est capable. Saint Jean de Gaza enseignait qu'« *Il faut tout faire avec discernement. Mesurer ses propres forces, c'est discernement et sécurité pour l'esprit, afin de n'être pas troublé par la suite.* »¹⁸ L'héroïsme de grands témoins face à leur maladie et dans leurs souffrances, qu'il s'agisse, par exemple et parmi bien d'autres, d'un saint Silouane, d'un saint Joseph l'hésychaste ou d'un saint Porphyre n'est pas à ma portée et ce serait une illusion de mon orgueil et une forfanterie de contrefaire une force spirituelle que je n'ai pas, en disant comme le fit ce dernier : « *J'étais très malade, j'avais de fortes douleurs, c'était très bien.* »¹⁹ En revanche, je puis me nourrir, peu à peu, du bien-fondé de son conseil « *Ne*

¹⁶ Lc 21, 18

¹⁷ Joseph l'Hésychaste *Lettres spirituelles* Lausanne L'âge d'Homme 2005, p 148

¹⁸ Barsanuphe et Jean de Gaza *Correspondance* Editions de Solesmes Solesmes 1993 p 441 § 621

¹⁹ Saint Porphyre op. cit. p 74

prie pas pour que Dieu t'enlève tes maladies diverses, mais tâche de parvenir à la paix par la prière du cœur, en faisant preuve de patience. »²⁰ Dans ma maladie ou, à plus forte raison, en présence de quelqu'un qui souffre, nous nous devons de faire preuve de « discrétion » pour utiliser le lexique patristique, c'est-à-dire de discernement : comment suis-je devant Dieu, où en suis-je dans mon pèlerinage et devant ma mort ? De même : Que puis-je entendre, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de ce frère ou de cette sœur qui souffrent ? De quelle parole de paix puis-je être porteur ? Le moment est-il opportun ? Ces questionnements, ces discernements sont essentiels ; mais cette prudence pastorale – qui n'est pas réservée à nos prêtres - ne peut aucunement justifier, de la part de notre Eglise, un silence oppressant et pusillanime, laissant ceux qui souffrent ou ont peur de souffrir, avec comme seul viatique, si j'ose dire, ces conseils - fort variables d'ailleurs - issus d'une partie de la médecine drapée dans une science incarnant parfaitement ce que saint Isaac le Syrien nommait une « *connaissance dépouillée* », c'est-à-dire dépouillée de tout souvenir de Dieu, et qui ne peut, de ce fait, qu'engendrer une faiblesse d'esprit déraisonnable. Cette « *connaissance dépouillée* » se révèle asservissante « *du fait qu'elle est dominée par le corps et ne se soucie de rien d'autre que de ce monde. A ce degré, la connaissance ignore complètement qu'il existe une Puissance spirituelle, un Gouverneur invisible qui conduit l'homme, une Providence divine qui se soucie de lui.* »²¹ Je ne sais si saint Joseph l'hésychaste venait de lire, ou avait en mémoire, ces lignes de saint Isaac le Syrien lorsqu'il rédigea une lettre admirable²² dans laquelle il oppose la foi aux connaissances humaines, mais son enseignement est exactement le même que celui de l'illustre ascète, et c'est cet enseignement, c'est ce trésor patristique, ce trésor de la foi, cette leçon lumineuse donnée par la seule vraie Lumière de ce monde²³ que beaucoup n'osent plus transmettre. Saint Joseph l'hésychaste, donc, ne craignait pas d'affirmer qu'un antagonisme irréductible séparait foi et connaissances humaines. Car la foi, écrivait-il, ne peut pas s'enraciner sans abolir « *Cette sorte de connaissance qui génère le doute sur tout, amoindrit la foi et souvent la supprime ; car cette connaissance humaine acquiert la force de la nature du fait que nous avons été éduqués avec elle.* » et il illustrait cette opposition par l'exemple de deux de ses enfants spirituels, gravement malades, auxquels il avait enjoint de mettre leur confiance en Dieu seul, ajoutant, s'adressant à son lecteur : « *Ce que j'essaie de vous dire, c'est que sans la volonté du Seigneur, nous ne pouvons ni tomber malade ni mourir. Fuis donc loin de nous, incrédulité !* » Et il fut donné à chacun de ces deux malades de guérir ... !

²⁰ Id p 70

²¹ Saint Isaac le Syrien *Discours spirituel* Monastère Saint-Antoine -le-Grand 2006 62,11 p 401

²² Op cit. Lettre 30 pp 104-110

²³ Jn 8, 12

Je me garderai de me grimer en je ne sais quel piètre guide de pacotille en ces questionnements ultimes sur la maladie et la mort. J'ai vu, bien trop jeune, la plus proche de mes proches tordue de douleur ; je l'ai entendue m'implorer de tout faire pour que cesse l'intensité de son supplice. J'ai vécu, du haut de mes seize printemps, mon total dénuement face à la douleur et dans le mystère de l'agonie. Me tenir là, au pied de la Croix, comme le firent la Mère de Dieu et saint Jean, prier, en une ardente sobriété : « *Kyrie eleison ! Parce nobis Domine !* » Je sais, depuis, l'incongruité de tout discours en ces circonstances ; je sais, plus encore, la force apaisante de la bénédiction portée par un simple mot, par un simple geste. Oui, seules l'humilité et la compassion ont leur place en présence de celui qui est crucifié par la douleur, et cette humilité doit encore prévaloir même si la pâque du trépassé, telle celle de la première prieure, Madame de Croissy, dans le *Dialogue des Carmélites* ²⁴ n'a pas semblé édifiante. Silence et prière devant celui qui a mal. Si nous nous devons de demeurer en silence devant un frère souffrant, il ne s'ensuit pas que nous soyons appelés à rester mutiques au sein d'un monde qui cherche de toutes ses forces à bouler hors de lui toute fragilité, donc la maladie et la mort, et plus violemment encore, le Christ : ce que l'on nomme la « sécularisation » ou la « post-modernité ». Lorsque nous sommes dans le « Monde » et *donc* confrontés à lui, et *donc* en conflit avec lui, puisque la haine du monde constitue la réponse de ce monde à notre amour du Christ, ²⁵ nous n'avons pas à nous taire, mais à devenir des témoins (*martyrs*, en grec) du Christ dont la passion fut librement consentie. Car c'est la « pierre » de notre foi, et elle seule, qui est Sel et Lumière du monde. ²⁶ C'est là, pour le chrétien orthodoxe, la seule « *présence au monde* » possible puisqu'il n'y a pas d'ajustement possible du Christ au monde, il n'y a pas d'ajustement possible à l'esprit d'une époque ²⁷ qui a érigé en totem un rationalisme scientifique, qui, dans les temps que nous traversons, lui sert d'étendard pour manipuler les peurs et asservir les âmes. Notre foi ne nous appelle pas à trotter vers les idoles du jour pour leur faire nos courbettes. « *Ne crains rien, car Je suis avec toi.* » ²⁸

Jean Gobert

²⁴ Francis Poulenc *Dialogue des Carmélites* Acte I, 4^e tableau

²⁵ Jn 15, 18-19

²⁶ Mt5, 13-14

²⁷ Sur cette affirmation, cf saint Justin Popovitch *La valeur suprême et le critère ultime de l'orthodoxie*
In : *L'homme et le Dieu-Homme* Lausanne L'Âge d'Homme 1989 pp 111-133

²⁸ Isaïe 41, 10